

DE L'ECOLE NORMALE.... AU PLAN DE GRASSE.

Je suis entrée à l'Ecole Normale en octobre 1942, donc en pleine guerre, sous le régime de Vichy. L'Ecole normale de jeunes filles était située dans le quartier de Cimiez et occupait un ancien couvent, très beau bâtiment majestueux et austère, mais peu confortable. Nous dormions à deux dans de petites chambres quasi monacales, manquant cruellement de sanitaires.

Le maréchal Pétain avait modifié le statut des Normaliennes qui, jusqu'alors, passaient quatre ans cloîtrées dans cette impressionnante bâtisse. Désormais, les élèves-maîtresses fréquentaient le lycée dès la classe de seconde et préparaient le baccalauréat, mêlées aux autres jeunes filles. A l'époque, le lycée était réservé aux classes aisées dont nous ne faisons pas partie. Nous représentions les classes populaires, sans élégance ni distinction. Aussi les filles nous regardaient-elles avec curiosité et un brin de commisération, ou, la plupart du temps ne nous regardaient pas du tout.

La directrice de l'Ecole Normale, que tout le monde appelait « Madame », hautaine et distinguée, ne se montrait pas souvent. Elle nous glaçait et ses sermons étaient destinés à nous rappeler notre humble condition ainsi que les efforts à réaliser pour accéder à la dignité d'institutrice. Nous étions coupées du monde extérieur et des événements : on ne nous parlait de rien. Ce que nous savions, nous l'apprenions dans nos familles. Toute rumeur était démentie aussitôt par une propagande nous affirmant que le Maréchal veillait sur nous et qu'il fallait lui faire confiance.

La plupart de mes compagnes s'accommodaient de cette vie aseptisée. Quant à la nourriture du corps, si importante à cet âge, elle se révéla encore plus frugale que dans nos familles. Et cette pénurie empira d'année en année.

En dépit des conseils de Madame, les Normaliennes rencontraient souvent les Normaliens, bien entendu hors des murs. L'un d'eux, inscrit à un club de montagne, m'incita à y adhérer pour participer à des randonnées dans le Mercantour et aussi pour m'initier à la pratique du ski. Je me joignis à la bande de Ski-Montagne et passai trois jours inoubliables à la Colle Saint Michel.

Après les années terribles 1943, 1944, avec, pour seule éclaircie, la libération de Nice et du territoire, je faisais enfin la dernière année d'Ecole Normale et j'ai quitté cet ancien couvent en 1946 avec bonheur. J'allais découvrir la vraie vie.

En fait, ma nomination à l'école de Saorge, petit village de la vallée de la Roya me consterna. A l'Inspection académique on me fit valoir que je n'avais pas à me plaindre dans la mesure où le car me déposerait sur la place du village, ce qui était loin d'être le cas dans les autres postes des villages de montagne.

La réalité fut moins dramatique que prévu et les six années passées à Saorge sont pleines de bons souvenirs pour mon mari et moi.

:

En 1952, nous débarquons au Plan de Grasse, dans un milieu très différent : un pays de cultures maraîchères et florales. Paradoxalement, l'air qui était imprégné des senteurs des plantes à parfum était aussi pollué par l'odeur des déchets des parfumeries ; ceux-ci s'écoulaient à l'air libre dans le Grand Vallon et venaient remplir les bassins d'arrosage des petits propriétaires ; en sorte que, très souvent, les mauvaises odeurs l'emportaient sur les bonnes.

L'école se trouvait là où se situe la Poste actuellement ; elle était mixte dans les petites classes, puis séparée en école de garçons et écoles de filles pour les C M1 et CM2, avec un mur entre les deux ! La mixité totale est intervenue dans les dernières années cinquante.

A mon arrivée, la directrice m'a annoncé qu'à la rentrée j'aurai une classe de...68 élèves comportant des élèves de CP et des élèves de 5 ans, parce qu'il n'y avait pas d'école maternelle. Alerté, l'Inspecteur de la circonscription m'a dit de ne pas prendre les enfants de 5 ans, si bien que je me suis retrouvé avec une classe de cours préparatoire de seulement 52 élèves !! Nous étions loin, à l'époque, des 25 élèves maximum.

Les années suivantes, j'ai eu des CE1 de 48 élèves. Pour moi qui avais des enfants en bas âge, c'était très lourd, d'autant que dans les premières années il n'y avait pas de cantine . Ces difficultés expliquent que je ne pensais pas rester longtemps au Plan de Grasse ; j'y ai fait toute ma carrière, hormis les six années passées à Saorge : institutrice jusqu'en 1973 directrice d'une école de 5 classes, sans décharge, de 1973 à 1977, date de ma retraite. Et je vis toujours au Plan de Grasse. Il est vrai que nous avons construit une maison sur la colline qui domine le village, une maison bien différente de ce que nous avons connu à notre arrivée.

En effet, nous héritions d'un logement de fonction très vétuste, composé de petites pièces, mal chauffé, avec des fuites d'eau, mais, miracle, il possédait un wc, relié à une fosse septique, car le village ne disposait pas encore de tout à l'égout : les habitants allaient, chaque matin, vider leurs seaux.

Nous avions de très bons contacts avec les paysans qui faisaient confiance aux maîtres et maîtresses. L'année scolaire se terminait par une grande fête qui prit, au fil des années, une singulière extension et une réputation telle qu'elle attirait une foule de spectateurs venus parfois de Cannes ou de Nice. Elle s'étalait sur plusieurs jours : il y avait d'abord la représentation des enfants, puis des parents, puis la soirée de remerciements et, enfin, la sortie en car : on organisait un voyage avec les élèves et leurs parents, en changeant de destination chaque fois, à la montagne ou à la mer et, pour beaucoup de gens c'était la seule sortie. Une année, nous avons rempli huit cars !

A cette époque, peu d'écoles possédaient une cantine : les élèves rentraient chez eux pour déjeuner. On vit, peu à peu, à la demande des directeurs, s'installer des « cantines familiales ». Chez nous, elle occupa un préfabriqué, très vieux, qui avait déjà longuement servi en ville comme « bistrot ». C'était à titre provisoire, mais il est toujours là et actuellement sert de foyer pour les gens du troisième âge.

Une femme énergique, madame Bessy, était la cantinière : elle faisait une bonne cuisine familiale et régnait dans son domaine, gourmandant, houspillant les enfants, mais toujours faisant montre d'une maternelle sollicitude. Puis, la cantine municipale a remplacé les bons plats de madame Bessy.

L'école, au delà de la cour plantée de trois beaux marronniers, jouxtait le stade de jeu de pelote, dominé par un très beau fronton. Les grands élèves y prenaient leur récréation, s'exerçant à rattraper la petite balle dure de pelote provençale qu'ils envoyaient contre le mur. Cet entraînement précoce et journalier a engendré des champions et le Plan a acquis une réputation nationale dans ce sport très particulier.

Mais, les locaux de ce qu'on appelle depuis « la petite école » devenaient par trop vétustes : ils cédèrent la place à l'actuelle école « Henri Wallon ». Les anciens élèves me parlent avec nostalgie de la « petite école » où régnait un climat harmonieux et rassurant.

Mon mari s'est préoccupé du sort des gitans qui venaient camper régulièrement sur des terrains au Plan.. Monsieur LILAZ a fait don d'un terrain pour les sédentariser. De là est né le hameau tzigane avec un succès certain pour la plupart qui se sont intégrés, grâce aux efforts d'éducateurs. Les enfants arrivaient difficilement à se comporter normalement à l'école : on a obtenu une classe préparatoire au hameau pour les former .. Les mamans se sont alors senties concernées et ont collaboré au travail d'éducation. Les Planois les ont acceptés et certains gitans se sont intégrés à la vie du village. Beaucoup ont acheté leur maison à prix réduit. Aujourd'hui, les éducateurs sont partis, la classe est maintenue mais les effectifs sont faibles, la question de sa survie se pose.

La population était constituée essentiellement de petits propriétaires qui se livraient aux cultures maraîchères et aux cultures de plantes à parfum : rose, tubéreuse et surtout jasmin ; pendant la saison où l'on cueillait le jasmin, de juillet à octobre, ces petits propriétaires avaient besoin d'avoir recours à des cueilleuses saisonnières. Beaucoup venaient d'Italie avec toute la famille et logeaient dans des cabanons ; il y avait de nombreux enfants qui cueillaient également avec l'avantage de moins se courber que les adultes. La cueillette est en effet un exercice très pénible : on est en place très tôt le matin, où la rosée mouille les vêtements et les pieds, et l'on cueille encore jusqu'à 3 heures de l'après-midi, sous un soleil de plomb. En revanche, c'était un lieu de communication ; combien de fois ai-je entendu cette réflexion : « je l'ai appris dans les jasmins ». De même, les jeunes élèves dont les parents travaillaient dans les parfumeries m'ont appris les termes techniques utilisés dans les usines et fourni des explications sur la transformation des fleurs en concrète, en absolu etc...

Mais le pays et les modes de vie ont changé très vite : les fleurs ont été cultivées ailleurs, la cueillette a été arrêtée de plus en plus tôt dans la saison, le paiement des cueilleuses revenait trop cher pour les paysans à qui les parfumeurs ne prenaient plus la totalité de la production. Les terrains se sont construits en immeubles, en HLM ou en villas, les chemins de terre se sont transformés en routes, les charrettes ont laissé la place aux voitures. Le Plan d'aujourd'hui n'a plus grand chose à voir avec celui que nous avons découvert il y a cinquante ans.

Témoin de ces transformations : dans cette vaste zone qui allait jusqu'à la Blaquièrre et aux Aspres, une école de 4 classes accueillait tous les enfants. Aujourd'hui, le Plan possède 2 grandes écoles élémentaires, 2 maternelles, la Blaquièrre a une maternelle et une école élémentaire !

J'ai toujours aimé beaucoup lire et raconter des histoires aux élèves. Je me suis mise à écrire en 1973 ; deux contes ont vu le jour, « La fleur de verre », « les navets de Mathurin », que j'ai adressés, sans y croire, aux éditions Magnard. Deux mois après, on m'annonçait que mes contes étaient pris ; édités à 3000 exemplaires chacun, puis réimprimés au même nombre, tout est parti !

Par suite d'un conflit au sein de la famille Magnard, mon contrat a été annulé et je suis restée quelque temps sans écrire jusqu'à ce qu'une editrice des Alpes de Haute Provence publie « La boîte à parfum » en 1992. Puis, je suis entrée en contact avec les editons Tac Motifs qui ont successivement publié « Contes parfumés, fleurs de Grasse », « Contes fruités », « Contes de Noël », « Contes de la chouette » et « le secret de la Madeleine ».

Aujourd'hui, j'ai deux romans pour jeunes qui pourraient paraître, mais il est difficile d'obtenir l'accord d'un éditeur. J'ai aussi plein de projets en tête qui naissent tantôt d'un rêve, tantôt d'une lecture.

Ce témoignage a été enregistré au domicile de S R, le lundi 4 juillet 2005 , et validé le 26 août 2005.